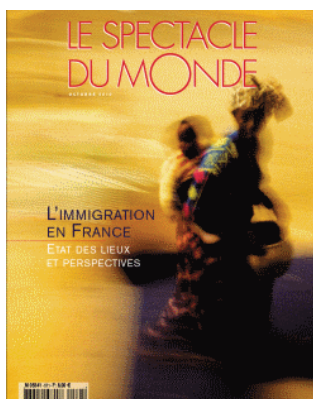


Date : 28/10/10

Des vertus de l'injure



Polémique

Bruno de Cessole

En art comme en politique, la confraternité est une haine vigilante. Quatre ouvrages viennent nous le rappeler : un drolatique dictionnaire escorté de Lucien de Samosate, Arthur Schopenhauer et Angelo Rinaldi.

A en croire Homère, les héros antiques, avant d'en venir aux mains, commençaient par s'injurier copieusement en termes fleuris. Une fois bien échauffés ils s'étrépaient les uns les autres avec un bel enthousiasme. Si l'injure est une arme littéraire qui remonte à la plus haute antiquité, elle est aussi universelle. Claude Lévi-Strauss rapporte que ce rituel était en usage dans les tribus d'Amazonie qui vivaient encore, il y a peu, à l'âge de pierre tempéré par l'alcool. Si l'on ne dépréciait pas l'adversaire, si l'on ne réfutait pas son humanité en le traitant d'oeuf de pou et autres épithètes flatteuses, il était sans doute difficile de l'exterminer en bonne et due forme, avant de réduire sa tête à la dimension d'un pamplemousse confit.

Évaluation du site

Site du magazine Valeurs Actuelles. Il met en ligne le sommaire de son numéro en cours ainsi qu'une sélection d'articles parus dans la version papier.

Cible
Grand Public

Dynamisme* : 4

* pages nouvelles en moyenne sur une semaine

Cette louable coutume (l'injure homérique s'entend) s'est perpétuée à travers les âges avec des bonheurs divers. Les meilleures choses se perdant, toutefois, la fréquence, la qualité et l'inventivité des injures diminuent de façon sensible, comme en témoignent les comptes rendus des séances parlementaires, la lecture attentive de la presse et même des pamphlets, hélas ! d'une désespérante fadeur.

Si l'on veut prendre la mesure de cette déliquescence, il suffit de relire les chroniques de Pierre Desproges et de les comparer à celles de ses héritiers, y compris Stéphane Guillon, interdit d'antenne publique pour des dérapages verbaux pourtant bien anodins. Pour saupoudrer d'une pincée de sel et de poivre l'insipidité des discours contemporains, il ne nous reste guère que les "sauvageons" des banlieues ou les visiteurs du Salon de l'agriculture, dont la gouaille populaire, parfois, n'est pas dépourvue d'énergie sinon d'ingéniosité, et les guerres picrocholines de la "blogosphère" où se gaspillent beaucoup d'énergie et même de talent dans de vaines escarmouches.

L'an dernier, Anne Boquel et Étienne Kern, dans *Une histoire des haines d'écrivains* (Flammarion), avaient rappelé, à travers un florilège d'anecdotes et de citations savoureuses, combien la confraternité littéraire est une haine vigilante. En cette rentrée, une poignée de livres témoignent de la vitalité de l'invective, qui est un art en soi, dans ses fulgurances impromptues ou sa méchanceté recuite.

Honneur, pour commencer, au plus ancien des satiristes, le Grec Lucien de Samosate, rhéteur et maître ironiste, esprit solide et charmant, qui s'évertua à démasquer les impostures des sophistes de son temps, et dont Alberto Savinio, à la suite des *Épigrammes*, trace un séduisant portrait. Lucien de Samosate ne pratiquait pas la tolérance, qui aurait pu prononcer la fameuse phrase de Claudel sur les maisons ad hoc, et sa méchanceté s'exprime le mieux dans l'épigramme brève, comme: « Si d'entretenir une longue barbe suffit à rendre sage, un bouc barbu est entièrement Platon » ou « Tu es prompt à manger, lent à courir ; mange donc avec tes pieds et cours avec ta bouche » voire : « Non seulement Démostratis sent mauvais, mais elle donne à ceux qui l'ont flairée une odeur de bouc ».

Avec Arthur Schopenhauer, rival autoproclamé et malheureux d'Hegel, nous sommes encore, bien qu'à des siècles de distance, dans la postérité de Lucien de Samosate. Tout au long de sa vie, l'auteur du *Monde comme volonté et comme représentation*, allergique aux barbues comme à toute tentative de justification ou de rationalisation de l'univers, pourfendit, à l'instar de son lointain devancier, les « philosophes à vendre », les bigots obtus et les penseurs salariés, avec une agressivité et une mauvaise foi souvent délectables. « Calomnie sommaire, sans indication de motifs », conclusion qui dédaigne de fournir les prémisses, selon sa propre définition, l'injure, sous sa plume, frappe par son inadaptation flagrante à l'objet insulté et son caractère parfaitement arbitraire autant qu'universel.

Aux yeux de Schopenhauer seuls les chiens trouvent grâce

Aux yeux de ce misanthrope pour qui l'existence n'était qu'une oscillation entre la souffrance et l'ennui, seuls les animaux, et notamment les chiens, trouvaient grâce, tandis que l'ensemble de l'humanité était clouée au pilori : « Je fais ici cette confession [...] que je méprise la nation

allemande, et que je rougis de lui appartenir » ; «Le caractère propre de l'Américain, c'est la vulgarité sous toutes ses formes : morale, intellectuelle, esthétique et sociale » ; « Les autres parties du monde ont des singes ; l'Europe a des Français. Cela se compense » ; « Il a fallu que l'intelligence de l'homme fût obscurcie par l'amour pour qu'il ait appelé beau ce sexe de petite taille, aux épaules étroites, aux larges hanches et aux jambes courtes »...

L'irritable Arthur ne figure pas, et c'est regrettable, dans le volumineux et drolatique **Dictionnaire des injures littéraires** de Pierre Chalmin, entreprise ambitieuse et inachevable comme le Bouvard et Pécuchet de Flaubert. Quelques pages blanches à la fin du livre eussent été bienvenues, afin que le lecteur comble les omissions les moins pardonnables. Trois critères ont guidé le maître d'oeuvre : « la notoriété de l'injurié, la qualité de celui qui injurie, et la tournure humoristique, outrancière ou d'une absolue mauvaise foi de l'insulte ». À cette aune, Agrippa d'Aubigné, Léon Daudet, Vladimir Nabokov, Chateaubriand, les surréalistes et les situationnistes devraient être cités autant que les ténors de l'insulte les plus répandus de cette anthologie. Soit : Céline, Léautaud, Bloy, Barbey d'Aurevilly, Sainte-Beuve, Gide, les frères Goncourt, Jules Renard, Voltaire, Matthieu Galey, Marc-Édouard Nabe, et Pierre Desproges.

Dans cet exercice d'exécration, parmi tant d'incontournables, de Suétone à Wilde, relevons le nom d'un inconnu au joli talent d'assassin, Pierre-Emmanuel Prouvost d'Agostino, excellent dans ses "descentes" d'Amélie Nothomb, de Jean d'Ormesson ou de Catherine Millet. Célèbres, ignorées ou méconnues, ces insultes frappent surtout de deux manières : par leur caractère obsessionnel et répétitif voire redondant et c'est le style de l'invective célinienne, ou bien par la fulgurance meurtrière d'une formule ou d'un trait. Ainsi d'Aragon résumé par José Artur : « L'oeil de Moscou, le con d'Irène, les yeux d'Elsa, les couilles des autres » ; de Voltaire anathémisé par Claudel : « L'imbécile et dégoûtant Voltaire, pareil à un grand vieux singe pissEUR » ; de Baudelaire croqué par Brunetière : « Un Satan d'hôtel garni, un Belzébuth de table d'hôte » ; de Breton exécuté par Dalí : « Tant et tant d'intransigeance pour une si petite déchéance » ; de Cocteau défini par Desnos : « Bâtard d'Oscar Wilde et d'Edmond Rostand » ; de Proust portraituré par Barrès : «Un poète persan dans une loge de concierge » ; de Sand épinglée par Flaubert : « Comme femme elle inspire le dégoût, comme homme il donne l'envie de rire », ou de Mallarmé noté par Jules Renard : « Intraduisible même en français ». L'ouvrage donne à rire, à sourire, mais aussi, jetant le ridicule sur tant de vaches sacrées, contribue à ce que Paulhan appelait « l'hygiène des lettres ».

L'injure, disions-nous, se dégrade sous nos yeux, la grossièreté suppléant à l'esprit, et le ressentiment détrônant l'ironie. Il est toutefois un contemporain, plus d'une fois cité dans ce **Dictionnaire des injures littéraires**, qui, depuis la disparition de Renaud Matignon, maintient avec éclat la tradition de l'exécution élégante, de la cruauté courtoise et raffinée, de l'insulte suave : Angelo Rinaldi, croisement insulaire et improbable de Sainte-Beuve et de François Mauriac, dont les articles restent un modèle du genre, à faire étudier dans les écoles. C'est un régal que de relire les attaques et les chutes exemplaires de certains de ses éreintements : Roger Peyrefitte qui « impose, ici, l'image buñuélienne d'un grand méchant loup pour revue de l'Alcazar, l'oeil concupiscent sous les coiffes de dentelles, et fouillant de sa patte sénile la culotte du Chaperon rouge » ; Sollers : «Le Bel-Ami hypertextuel et paragrammatique a-t-il vraiment comblé la Femme et hâté la Révolution ? » ; Robbe-Grillet : « La coqueluche de l'université de Tasmanie a, dit-on, inventé le Nouveau Roman. L'illustre Gaudissart de la modernité fait

fortune dans l'exportation » ; Prévert : « Le poète des enseignants qui, dans l'espoir de capter l'attention d'une classe composée de cas sociaux, lâchent à leurs élèves des vers de mirliton postsurréalistes, quand Serge Gainsbourg lui-même se révèle audessus de la compréhension de l'assistance »...

Angelo Rinaldi aurait-il perdu ses griffes ?

Recueil de ses chroniques parues dans le Nouvel Observateur, Dans un état critique compose une galerie de portraits où l'on reconnaît, certes, la patte magistrale du peintre, son talent inentamé, sa culture, son goût et aussi ses préjugés, mais où l'on cherchera en vain cet assassinat par amour par lequel il tranchait naguère sur les crocodiles du marigot littéraire. Serait-ce l'effet de l'âge, d'une soudaine mansuétude, d'une indifférence méprisante ou le confort émoullent de l'Académie, qui confèrent désormais à sa plume naguère griffue l'accent onctueux et bénisseur d'un prélat transalpin ?

Bruno de Cessole

À lire

- Épigrammes, de Lucien de Samosate, Le Promeneur, 74 pages, 13,50 €.
- Insultes, d'Arthur Schopenhauer, Arléa, 138 pages, 14 €. Ta **gueule Bukowski** !
- **Dictionnaire des injures littéraires** , de Pierre **Chalmin** , L'Éditeur, 732 pages, 29 €.
- Dans un état critique, d'Angelo Rinaldi, La Découverte, coll. "Les Empêcheurs de penser